



**ABÉLÈS Marc, 2020, *Carnets d'un anthropologue : de Mai 68 aux Gilets jaunes*. Paris, Odile Jacob, coll. « Mondes contemporains », 233 p.**

Le plus récent ouvrage de Marc Abélès, *Carnets d'un anthropologue : de Mai 68 aux Gilets jaunes*, dévoile le fil conducteur de l'ensemble de ses expériences en matière d'étude du politique, tant à l'échelle locale que transnationale. Ce livre structuré tel un journal de bord offre par touches impressionnistes des réflexions sur le métier d'anthropologue et sur l'intérêt de cette discipline pour l'analyse des questions relatives aux différentes formes de pouvoir. Abélès défend l'anthropologie du présent « pour appréhender les tensions contemporaines, sans pour autant tomber dans la fascination mortifère de l'événement, ni se mouler dans les cadres interprétatifs dominants » (p. 8). En ce qui a trait à la crise aigüe de la représentation politique observable en plusieurs lieux de la planète, l'auteur souligne l'émergence de mouvements citoyens (Gilets jaunes, Occupy, Indignados, Printemps arabe, etc.) dont le point commun semble être « une extraordinaire appétence à s'assembler » afin de pallier les failles de la démocratie représentative (p. 226). Ces constats ont amené l'anthropologue à s'intéresser à des formes de démocratie plus directe ainsi qu'au potentiel émancipateur de la prise de parole citoyenne dont il vante « la capacité à inventer en actes une alternative politique » (p. 19). Ce livre vise explicitement à « revivifier l'action collective » (p. 22).

Abélès fait la narration chronologiquement : il évoque d'abord son enfance, pendant laquelle il développera son goût de l'observation, de l'écoute et de l'altérité, puis présente « l'irruption de cette violence liée à l'arbitraire du pouvoir » en mai 1968 (p. 21) comme des moments fondateurs de son attirance pour les questions politiques. L'auteur expose les événements du printemps 1968 de manière pragmatique à travers les yeux de l'étudiant engagé qu'il était. Abélès se découvre alors un vif intérêt pour les assemblées, qui constitueront son principal objet de recherche et façonneront son parcours. Au cours de cette période, il deviendra un militant actif du Parti communiste avant de s'en distancier en critiquant particulièrement l'intelligentsia qui cadennasse tous les débats. Cette expérience l'éloignera pour toujours de la politique partisane.

L'auteur relate son premier terrain d'anthropologie politique chez les Ochoollo dans le Sud-Ouest éthiopien de 1974 à 1975 ; ce travail fera l'objet d'une thèse dirigée par Claude Lévi-Strauss. La démocratie de ce peuple des hauts plateaux s'incarne dans une autorité non centralisée et dans les assemblées de citoyens où circule la parole, dans le but d'aboutir à une prise de décision par consensus. Qu'une société accorde une importance capitale à la délibération collective, en plus du fait que le vote ne soit pas « l'instrument universel de la démocratie », marquera profondément Abélès (p. 144). L'anthropologue effectuera ensuite un terrain dans le département français de l'Yonne. Outre la présentation des résultats de la recherche sur la politique locale, c'est l'occasion pour Abélès d'expliquer la méthode ethnographique appliquée à la question politique et la manière dont elle se distingue du journalisme ou des sciences politiques.

Tout au long de ces *Carnets*, l'auteur émet plusieurs critiques à propos d'une certaine anthropologie romantique, notamment liée à une forme d'exotisme héritée de l'histoire coloniale. Toutefois, il démontre beaucoup d'intérêt pour l'ethnographie caractérisée par le temps long de l'enquête, la « confrontation exigeante et quotidienne avec des êtres de chair et d'os » (p. 179) et la méthode inductive où le terrain devient « vecteur de nouvelles hypothèses » (p. 177). À partir des années 1990, Abélès commença à réaliser des ethnographies à une échelle plus globale. Son analyse du Parlement européen le conduira à reconnaître que « l'élargissement de l'espace politique complexifie la délibération et la décision » (p. 215).

Abélès relève le pari de recourir à ses histoires personnelles et professionnelles puis de parsemer le récit de ses rencontres physiques ou intellectuelles avec Althusser, Cohn-Bendit, Bourdieu, Dumont, Lévi-Strauss, Pouillon, etc., pour éclairer ce qui constitue son champ d'études depuis les années 1970. Ce livre écrit dans un langage clair ravira le grand public passionné de questions sociopolitiques comme les étudiants, qui y trouveront des éléments pertinents pour nourrir la réflexivité de leur démarche. Il invite également, de manière indirecte, tout anthropologue confirmé à renouer avec l'essence de sa motivation pour embrasser cette carrière singulière. Bien que l'on sente parfois une certaine nostalgie par rapport à l'horizon politique des années 1960 qui fut, selon l'auteur, « infiniment plus large que dans les décennies suivantes », Abélès ne cède ni à l'amertume ni au catastrophisme en persistant à s'intéresser à l'émergence des possibles, comme en témoigne sa phrase conclusive : « la bataille politique [...] c'est aussi une lutte avec soi-même pour éclairer et transformer le réel, tout en gardant le regard rivé sur l'utopie » (p. 230).

*Sandrine Lambert*  
Département d'anthropologie  
Université Laval, Québec (Québec) Canada

---

**ALLAMEL Frédéric, 2020, *Écoréfugiés au pays des bayous. Les Indiens houmas face au golfe du Mexique*. Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Mondes autochtones », 280 p., bibliogr., filmogr.**

L'ouvrage de Frédéric Allamel — docteur en sociologie et en anthropologie sociale, actuellement professeur à l'Université Butler — est d'une actualité criante pour les sciences sociales. Se basant sur des observations directes et des entretiens recueillis sur plus de 20 ans, des archives coloniales et plusieurs textes juridiques importants, cet ouvrage, ancré dans le courant de l'anthropologie de l'environnement, nous permet de constater toute l'ampleur des difficultés auxquelles ont dû faire face les communautés houmas et avec lesquelles elles doivent encore composer aujourd'hui. Considérés au 17<sup>e</sup> siècle par les forces coloniales comme des intrus sans histoire et sans civilisation, une nuisance au développement des colonies, les Houmas ont été dépossédés à plusieurs reprises de leurs territoires traditionnels jusqu'à se retrouver refoulés au bord du golfe du Mexique. Si aujourd'hui les puissances coloniales ont cédé le pas au capitalisme et à l'industrie pétrolière, il n'en reste pas moins que les Houmas, tout comme la plupart des communautés autochtones présentes sur le

territoire américain, sont encore considérés comme des citoyens de seconde zone à plusieurs égards. Tantôt reconnus comme Autochtones, tantôt non, le système de justice américain et les lobbys industriels se sont autorisés à qualifier et à déqualifier les Houmas selon leurs besoins, alors que ceux-ci tentent encore à ce jour de se faire reconnaître comme communauté autonome (p. 122-131, 148). Habitant maintenant les bayous de la Louisiane, les Houmas sont littéralement au bord du précipice, entre l’océan déchaîné par les dérèglements climatiques et le surdéveloppement industriel moderne. L’histoire des Houmas fait écho aux expériences de nombreuses populations autochtones en Amérique du Nord.

Avec comme trame de fond les bouleversements induits par les changements climatiques sur le territoire louisianais, l’ethnographie s’attache surtout à rendre visibles les transformations, les dislocations, les moments de crise et de résilience qui composent la fresque de l’expérience collective des Houmas. Pour ce faire, l’ouvrage se base sur une recherche historique qui montre comment ces derniers, au contact des puissances occidentales, ont été dépouillés de leurs droits et « évacués » (p. 36-37) des discussions politiques les concernant. Cette mise à l’écart témoigne d’une idéologie expansionniste qui faisait fi de tout ce qui la précédait, sauf de ce qui pouvait concrétiser et légitimer ses rêves civilisationnels — idéologie qui subsiste à travers l’exploitation pétrolière et l’exploration minière, et dont les derniers ayants droit sont les communautés déplacées.

Loin d’être passifs devant cette situation, les Houmas tentent de plus en plus de mettre en valeur différents traits identitaires qui leur sont propres, comme leurs racines francophones ou leur rapport à la religiosité. D’autres éléments ont été empruntés à d’autres traditions et adaptés, comme les pow-wow. La recherche historique et le travail de terrain tendent à démontrer que c’est justement l’ajout progressif de divers éléments empruntés aux groupes culturels avoisinants qui ont permis de créer une identité houma fédératrice qui a su s’adapter et perdurer durant les 400 dernières années, malgré l’expérience de la ségrégation et le poids des stéréotypes qui leur sont associés. Être houma, c’est bien plus qu’une question d’origine, c’est une question de pratiques culturelles et un rapport à la terre particulier, nous indiquent les multiples entretiens réalisés par l’auteur. L’identité houma est en fait l’enchevêtrement dialectique, culturel et spirituel des diverses expériences qui ont façonné les communautés et qui font d’elles ce qu’elles sont aujourd’hui. Cette réémergence d’une identité positive correspond à un nouvel élan de solidarité entre plusieurs groupes ethniques à l’échelle internationale. Cette impulsion offre l’occasion de pousser plus loin les revendications propres à chacun en ce qui a trait à la reconnaissance de ses particularités individuelles et globales. Pour le moment, rien n’est acquis et tout est à gagner pour les Houmas, qui ont comme seule certitude la transformation prochaine de leur monde en un non-lieu par la montée rapide du niveau de l’eau dans le bassin du golfe du Mexique.

Le livre constitue un témoignage poignant d’une communauté aux multiples visages qui tente de se réapproprier la terre et l’histoire qui lui ont été dérobées par l’avarice et l’indifférence. Histoire d’un « traumatisme lent » (p.175), la situation des Houmas est un miroir de la destruction progressive et calculée de l’environnement, une poésie tragique qui unit la cause environnementale au destin des Houmas. Terre et peuple peinent toujours à être pris au sérieux et à vaincre l’apathie que nous avons collectivement fait peser sur eux.

L’étude d’Allamel est écrite dans une prose claire et accessible. À la frontière entre le texte universitaire et l’ouvrage grand public, *Écoréfugiés au pays des bayous* est d’intérêt pour toute personne cherchant à en apprendre davantage sur l’anthropologie de l’environnement. Ce courant de recherche en plein foisonnement coïncide avec la mise en valeur contemporaine

de l'histoire et des perspectives autochtones. Ainsi, le livre fournit tour à tour une genèse historique de l'établissement et des déplacements forcés des Houmas, un regard contemporain sur les relations autochtones avec le monde occidental et des considérations sur les enjeux climatiques plus larges qui englobent la situation à l'étude en mobilisant des concepts comme « anthropocène », « écocide » (p. 169) et « racisme environnemental » (p. 175). Le livre peut ainsi servir de point de départ à une réflexion plus globale sur les changements climatiques tout en offrant une perspective locale centrée sur une réalité pointue et bien cernée représentée par la situation particulière des Houmas.

*William Corbin*  
*Département d'anthropologie*  
*Université Laval, Québec (Québec) Canada*

---

**BECCERRIL Michael Wilson, 2021, *Resisting Extractivism: Peruvian Gold, Everyday Violence, and the Politics of Attention*. Nashville, Vanderbilt University Press, 294 p., illustr., tabl., bibliogr., ann., index.**

Avec son premier ouvrage, Michael Wilson Becerril nous plonge dans l'extraction aurifère industrielle au Pérou. Empreinte d'activisme, cette étude, à l'intersection de la science politique et de l'anthropologie, inspirée de méthodes ethnographiques, analyse les dynamiques de conflit au cœur du développement de quatre projets miniers au nord du pays. En étudiant le renforcement, la normalisation et la transformation des inégalités structurelles à travers les interactions quotidiennes, Becerril entend lever le voile sur les circonstances d'exclusion et d'exploitation des communautés autochtones et noires du Pérou. Proposant une nouvelle perspective centrée sur la « politique de l'attention » (p. 6), définissant une logique événementielle de la violence, ce livre s'adresse aussi bien au monde universitaire qu'à l'industrie et à la société civile.

La violence liée à l'industrie extractive péruvienne est entraînée par des discours justifiant d'un côté un accaparement des terres commandité par l'État central et, de l'autre, l'organisation des communautés s'y opposant. Inspiré par les recherches existantes sur l'intersection entre extraction, violence, vie quotidienne et responsabilité des entreprises, Becerril adopte une conception transnationale des conflits dictée par les logiques de chaînes d'approvisionnement. Néanmoins, cette étude n'est pas celle des pratiques de responsabilité des entreprises minières dans l'une des juridictions les plus riches en matières premières, mais bien une recherche éclairant les dynamiques de transformation de conflits passifs en épisodes violents. Ainsi, comprendre et théoriser « les procédés qui répandent la méfiance, l'insatisfaction et le ressentiment conduisant à une escalade de la violence » (p. 34, notre traduction) à travers quatre cas d'étude permet au lecteur de mieux comprendre les limites du système extractif néolibéral actuel. Becerril identifie trois approches par lesquelles les entreprises engagent avec les communautés, déterminant leurs réponses, et qui guide cet

ouvrage : coercition, persuasion et coercition avec persuasion. Celles-ci définissent le futur des projets aurifères et l'engagement avec les communautés, ainsi que le spectacle de la violence et l'attention qui lui est portée.

Le premier chapitre présente le paysage de l'industrie aurifère industrielle péruvienne et ses liens conflictuels avec les communautés. Becerril se positionne à l'encontre des entreprises minières qui « instillent une violence quotidienne » (p. 57). Les impacts pour les communautés locales sont à la fois économiques, écologiques et culturels, alors que l'adoption d'un système néolibéral réduit la capacité d'intervention de l'État. L'auteur nous convie au cœur d'un pays toujours influencé par le régime Fujimori, politisant les conflits. Il attire l'attention sur l'importance de la violence quotidienne et des discours l'entourant pour comprendre sa perception, son utilisation et sa narration par l'industrie et les communautés impactées.

Le chapitre suivant explore le cas de la mine de Tambo Grande. Le concessionnaire a adopté une stratégie de coercition et de criminalisation des opposants tout en promettant un développement économique rapide. Au cœur d'une région agricole, le projet a fait face à la mise en place de mouvements populaires forts. Le projet, imposé malgré une série de rapports critiques, suscita une opposition des plus organisées. L'échec de l'entreprise permet de théoriser certains facteurs ayant conduit à sa fin, dont le manque de cohérence de sa stratégie d'engagement avec les communautés, la force des réseaux locaux d'opposition, le soutien d'ONG nationales et internationales, la transformation tactique de l'opposition après la première vague de violence et le succès du processus de consultation démocratique.

Le quatrième chapitre s'intéresse à la mine de La Zanja. La stratégie employée par la contreentreprise combine une répression des mouvements sociaux avec un partenariat avec des ONG locales et des programmes de responsabilité sociale de l'entreprise (RSE). Néanmoins le conflit latent, loin d'avoir faibli avec l'implantation de la mine, est régulièrement ravivé. La logique de répression et de récompenses économiques « galvanise la colère et la résistance » (p. 124) contre l'entreprise. L'échec de l'opposition à la mine est en partie expliqué par le manque de cohésion du mouvement des *rondas campesinas* [rondes paysannes].

Le cas de la mine de Lagunas Norte, décrit dans le chapitre cinq, permet de se pencher sur le rôle des stratégies de RSE. La mine suit une logique de répression légale et policière, combinée à une approche philanthropique d'ouverture. Le musèlement de la contestation divisa les opposants, poussant certains à des actes de violence commis pour justifier les actions de l'entreprise. Dans un contexte légal favorable à l'industrie minière, le conflit a été rapidement étouffé. Becerril soutient que le « système légal et institutionnel péruvien assume une part majeure de responsabilité pour l'escalade extra-institutionnelle et l'enracinement du conflit au cœur de la région » (p. 145).

Enfin, le dernier cas d'étude porte sur Cerro Corona où les opposants ne sont que très peu organisés et n'ont recouru qu'à des tactiques non violentes et symboliques. En dépit des politiques de bon voisinage déployées par Gold Fields, Becerril soutient que celles-ci n'ont pas permis de créer des relations durables et mutuellement bénéfiques avec les communautés. L'auteur décrit le développement d'une illusion de convivialité, d'égalité et de réciprocité à travers des politiques de RSE. En réalité, ces mêmes politiques ont délégitimé les demandes locales en les présentant comme antagonistes.

*Resisting Extractivism* se penche sur des questions importantes en utilisant des exemples concrets et présentés de manière claire et concise. Becerril y explore l'importance des politiques de l'attention médiatique, humanitaire et politique au sein des conflits liés aux matières premières. La capacité de mobilisation des communautés définit en partie leur succès et s'oppose aux puissantes stratégies de relations publiques mises en place par les entreprises.

Raphael Deberdt

Département d'anthropologie

Université de Colombie-Britannique, Vancouver (Colombie-Britannique) Canada

---

**DROUILLEAU-GAY Félicie, 2019, *Secrets de familles. Parenté et emploi domestique à Bogota (Colombie, 1950-2010)*. Paris, Éditions PETRA, coll. « IntersectionS », 310 p.**

Cet ouvrage d'anthropologie urbaine d'une « Française de passage en Colombie » est un incontournable pour qui veut étudier l'emploi domestique féminin. Il identifie précisément les connaissances et les méthodes d'enquête des spécialistes pour chaque thème traité et peut nourrir plusieurs questions de recherche sur n'importe quel continent.

Félicie Drouilleau-Gay approfondit en même temps et d'une manière originale les caractéristiques des groupes d'appartenance des employeuses et des employées et les effets sur leurs attitudes et leurs comportements. Ce faisant, elle maintient notre intérêt de chapitre en chapitre en nous décrivant leurs âge, classe sociale, conditions socioéconomiques, couleur de peau, localisation géographique, origine ethnique, perceptions culturelles, ascension sociale, scolarisation, rapport aux lois, etc.

Chaque fois qu'elle nous offre les résultats de ses entrevues, Drouilleau-Gay fait une analyse méticuleuse des relations entre les familles employeuses et les employées. Entre les cas limites de pouvoir/servitude (sans salaire, sans chaussures, sans sorties, avec sévices) et ceux d'adoption de l'enfant de la domestique pouvant aller jusqu'à la nomination à titre d'héritier, l'anthropologue décrit toute une gamme d'associations. Ces dernières renvoient inévitablement à des rapports de domination liés au genre, à la classe sociale et à l'ethnisation. Le cadre théorique de l'auteure et son type d'observation participante nous font pénétrer dans le vécu intime des employées, la grande majorité étant des métisses venues des Andes.

S'il lui a fallu rapidement « choisir son camp » en début d'enquête sur le terrain et se consacrer davantage aux servantes qu'aux patronnes, Drouilleau-Gay approfondit les notions d'« alliance » et de « filiation » hors des liens du mariage, pour faire ressortir le lot des servantes. Le tableau brossé pour les « engagées à demeure » fait état d'un célibat exigé au recrutement, d'une sexualité sous haute surveillance, de sorties rares, de l'interdiction d'une vie de couple, de l'exclusion de la maternité et d'allocations de retraite quasi inexistantes. Quant au travail à la journée, dans le contexte duquel l'employée vit à l'extérieur du domicile des patrons et les croise peu, il est considéré comme une forme de liberté pour échapper à l'enfermement, mais il n'amène pas le statut espéré par ces domestiques pauvres. Vivre en

union libre dans un pays où le mariage est la norme, être abandonnée par un compagnon qui a souvent une épouse, être cheffe de famille monoparentale parce que le père n'assume pas ses responsabilités, loger dans un quartier populaire surpeuplé : ces conditions de vie sont loin de combler leur fort désir d'ascension sociale par le mariage. Ces exemples illustrent le peu de considération qu'on accorde à ces femmes traitées comme des mineures lorsqu'elles exercent leur métier en corésidence, et incapables de se tailler une place valorisante lorsqu'elles vendent leurs services à la journée.

La perspective chronologique adoptée par la chercheuse — de 1950 à 2010 — lui permet d'observer une diminution du nombre « d'engagées à demeure » comparativement aux travailleuses vivant à l'extérieur dans « une pièce à elle[s] ». Ces nouvelles formes ancillaires vont de pair avec le déplacement brutal de populations rurales dû à des conflits armés, laissant en milieu urbain des femmes dont le mari a été assassiné ou enrôlé de force et qui doivent faire vivre leurs enfants. S'y ajoutent des femmes elles-mêmes filles de servantes, qui optent pour la domesticité après avoir eu leur premier enfant.

Il faut malheureusement attendre les trois derniers chapitres pour saisir le titre *Secrets de familles*. Celui-ci n'évoque pas les traumatismes transmis de génération en génération mis en lumière par la psychothérapeute Anne Ancelin Schützenberger (1993). Ici, il réfère aux infractions sexuelles commises par le patron et/ou son fils envers une employée et aux enfants issus de ces rapports illicites. Secrets de polichinelle, ces situations conduisent à la dépossession maternelle sous plusieurs formes. La plus douloureuse apparaît comme le reniement de la mère par l'enfant mis en contact avec la richesse de l'employeur. Pour celles qui vivent la maternité, le placement de leur enfant auprès de leur mère, sœur ou tante s'avère la solution alternative au don en adoption. La chercheuse réussit à découvrir comment ces mères gardent un lien avec leur progéniture en s'intéressant aux solidarités féminines intergénérationnelles.

Le point de vue de trois enfants, analysé avec les notions de parenté dite « de sang », choisie et de parrainage, dévoile leurs différents degrés d'intégration aux familles fortunées. Malgré une ethnographie minutieuse issue de son journal, la chercheuse nous laisse sur notre faim quant aux types d'employeurs qui ravissent, pour ainsi dire, les enfants de leurs domestiques en réduisant leur mère à l'état de génitrice.

En conclusion, Drouilleau-Gay discute des théories voulant que la corésidence entraîne l'appareusement. Elle démontre qu'en situation de domesticité, elle peut, au contraire, renforcer la distance. Les dynamiques ethniques où chacun voit l'autre plus brun ou plus blanc que soi, les faveurs des patrons envers les enfants qui créent des dettes de travail à leurs mères et les rêves brisés d'ascension sociale font vivre la parenté « d'une manière totalement désenchantée ».

## Référence

ANCELIN SCHÜTZENBERGER A., 1993, *Aïe, mes aïeux! Liens transgénérationnels, secrets de famille, syndrome d'anniversaire, transmission des traumatismes et pratique du géosociogramme*. Paris, Éditions Desclée de Brouwer et La Méridienne.

Brigitte Garneau, Ph. D. en anthropologie sociale et culturelle  
Consultante indépendante  
Québec, Canada



**HENLEY Paul, 2020, *L'aventure du réel. Jean Rouch et la pratique du cinéma ethnographique*, préface de Antoine de Baecque, traduit de l'anglais par Joëlle Hauzeur. Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « PUR-Cinéma », 514 p., illustr., bibliogr., tabl., index, ann.**

Avec *L'aventure du réel. Jean Rouch et la pratique du cinéma ethnographique*, Paul Henley publie une édition agrémentée et traduite en français de son ouvrage onze ans après la première parution en version anglaise (2009). Il rend ainsi accessible à un public francophone sa connaissance approfondie de l'œuvre de Jean Rouch, considéré comme le créateur de l'ethnofiction et le précurseur de l'anthropologie visuelle en France. En plus de revenir sur la trajectoire exceptionnelle de cet ancien ingénieur des Ponts et chaussées en Afrique de l'Ouest et de transmettre de nombreuses connaissances sur la constitution du savoir anthropologique, l'ouvrage est consacré à l'apport de Rouch au cinéma ethnographique. Outre un index et deux annexes présentant la filmographie de Rouch et deux bibliographies (p. 474-511), l'ensemble des 16 chapitres est enrichi par 31 pages de notes, des dizaines de photographies et de nombreuses anecdotes de tournage, dont des citations éclairantes du cinéaste et ethnologue.

Le travail de Henley rend compte de l'évolution progressive des différents principes qui sous-tendent la pratique cinématographique et ethnographique de Rouch en examinant chronologiquement leur mise en œuvre dans certains de ses films (les deux premières parties) et en considérant ces principes à travers les deux étapes essentielles de la fabrication d'un film : le tournage et le montage (la troisième partie). On comprend également que les rencontres de Rouch, à la fois universitaires (Marcel Mauss, Marcel Griaule ou Germaine Dieterlen) et artistiques (Louis Armstrong, André Breton ou Giorgio De Chirico), ont déterminé sa formation intellectuelle et l'ont influencé tout au long de sa carrière. Son originalité quant à sa façon de voir le monde et d'offrir sa propre vérité grâce à des techniques et des procédés particuliers de l'enregistrement et du montage, appris de façon autodidacte, a influencé la Nouvelle Vague du cinéma français (François Truffaut, Jean-Luc Godard ou Jacques Rivette) et la scène africaine (notamment Safi Faye ou Moustapha Alassane) avec des sentiments différents et des réceptions diverses. Rouch est à l'origine d'un nouveau cinéma de recherche, d'une nouvelle forme documentaire qui a pratiquement gommé la frontière entre sa « raison ethnographique » et son « imaginaire surréaliste ».

Henley revient sur les particularités des tournages mais aussi sur leurs difficultés et souligne l'intérêt de l'ethnologue pour les cultes de possession, le sujet principal d'un grand nombre de ses films. Il décrit également avec beaucoup de détails la « méthode rouchienne », qui consiste à utiliser un matériel léger et à tourner caméra à la main pour rendre compte des expériences subjectives. Rouch a en effet réinventé l'observation participante et la rétroaction (le *feedback*) en partageant la vie des gens qu'il filmait pendant au moins un an afin d'apprendre à les connaître en tant qu'individus et d'appréhender leur mode de vie. Plutôt qu'une pratique proprement scientifique prônant une séparation radicale entre l'observateur et les observés, Rouch a collaboré avec les personnes filmées et les a engagées à participer au tournage comme forme de « contre-don audio-visuel » (Rouch 1979 : 69). Sa conception particulière du cinéma ethnographique est fondée sur la conviction que même les plus petits éléments matériels de la vie sociale peuvent receler des significations profondes. À cette fin, la caméra est pour lui un outil de représentation de la réalité et il compte beaucoup sur la spontanéité et l'improvisation des observés pour la rendre directe le plus possible (« cinéma-vérité »).



*L'aventure du réel* est l'un des rares textes français à présenter une appréciation critique — la plus complète de l'œuvre du cinéaste-ethnographe et la plus aboutie — et à démontrer les apports de Rouch aux pratiques ethnographique et cinématographique. Cet « ouvrage monographique » s'adresse aussi bien à des profanes, grâce à un texte didactique (cinéphiles ou étudiants), qu'à des experts africanistes ou du film documentaire et de fiction avec plusieurs séjours en Afrique et différentes expériences de tournage qui y sont racontées. Par son travail, Henley hisse Rouch au panthéon des cinéastes ayant contribué aux fondements de l'anthropologie visuelle et à la pratique du cinéma ethnographique. Rouch est ainsi placé aux côtés de ses deux « ancêtres totémiques » : le cinéaste constructiviste soviétique Dziga Vertov et le « père du documentaire », Robert Flaherty.

## Références

HENLEY P., 2009, *The Adventure of the Real: Jean Rouch and the Craft of Ethnographic Cinema*. Londres et Chicago, The University of Chicago Press.

ROUCH J., 1979, « La caméra et les hommes », *Cahiers de l'Homme*, 19 : 53-71.

*Ferhat Méchouèk*  
*Centre lillois d'études et de recherches sociologiques et économiques (UMR8019)*  
*Université de Lille, Lille, France*

---

**MERLE Isabelle, 2020, *Expériences coloniales. La Nouvelle-Calédonie (1853-1920)*. Toulouse, Anacharsis, coll. « Griffe essais », 576 p., illustr., bibliogr.**

*Expériences coloniales. La Nouvelle-Calédonie (1853-1920)* est la réédition du premier ouvrage d'Isabelle Merle paru en 1995 chez Belin et issu de sa thèse de doctorat en histoire. Cette thèse reposait sur une enquête menée entre 1989 et 1991 dont l'objectif était de comprendre la formation des identités coloniales entre 1853, date de l'annexion définitive de la Nouvelle-Calédonie par l'Empire français, et les années 1920.

Il s'agit d'une analyse de ce qu'il convient d'appeler, depuis l'article de Georges Balandier (1951), la « situation coloniale » en Nouvelle-Calédonie. L'auteure rappelle ainsi l'influence de ce dernier, mais aussi de Max Gluckman ou Bronislaw Malinowski (p. 10) dans l'élaboration de sa problématique et de son travail, s'inscrivant par ailleurs dans le sillage des travaux d'Alain Saussol (1979, 1985) sur les spoliations foncières ou encore d'Alban Bensa (1988, 1990) et Jean Guiart (1968, 1983), anthropologues des sociétés kanak.

Pour répondre à sa question principale (« Qu'est-ce qu'un colon ? » [p. 9]), Merle a conduit une enquête originale se situant à l'articulation d'un travail de terrain anthropologique, d'une histoire orale par le bas alors promue par les historiens, et d'un travail archivistique. Dans la première partie, composée de deux chapitres, l'auteure revient sur le projet de colonisation à la fois pénale et libre en Nouvelle-Calédonie mis en œuvre

en 1864 avec l'arrivée des premiers convois de condamnés. La colonisation est marquée par des rapports de force violents avec les populations autochtones, dont le paroxysme est atteint en 1878, moment d'une insurrection kanak. Cette année constitue un point de basculement : la colonisation pénale devient la priorité aux yeux des autorités et prend le pas sur la colonisation libre.

Dans la seconde partie — qui constitue l'essentiel de l'ouvrage avec huit chapitres —, l'auteure analyse plus précisément les trajectoires des colons afin de montrer comment se sont formées leurs identités. Elle brosse le portrait d'une administration pénitentiaire extrêmement violente détruisant les corps et les esprits des condamnés et dresse le constat de l'échec de la colonisation pénale : au total, seuls 12 % des condamnés purent accéder à l'une des concessions foncières pénitentiaires à l'issue de leur peine, principe pourtant à la base du projet de peuplement. Elle s'intéresse ensuite à deux villages fondés pour la colonisation libre en brousse, Voh et Koné. Tout comme pour son étude précédente portant sur les prisonniers, elle présente des statistiques sous forme de tableaux ou de graphiques permettant de voir les évolutions et les écarts entre les différentes données. Après une analyse de l'échec de la politique du gouverneur Feillet qui met fin à la colonisation pénale en 1897, Merle livre l'essentiel des résultats de l'enquête orale réalisée dans les communes de La Foa, Fonwhari, Farino, Pouembout (colonisation pénale) et Koné, Voh, Témala (colonisation libre). Ce dernier chapitre montre à quel point la période précédente a fortement pesé sur la construction des identités coloniales contemporaines.

Merle conclut que ce projet de colonisation particulier, porté par des autorités qui poussèrent à bout de bras l'arrivée de colons pénaux puis de colons libres en encadrant leur installation dans des centres dans la brousse, a été à l'origine de la production d'espaces fortement cloisonnés. Cette situation est liée au statut des différentes populations qui fonctionnent de façon hermétique et indépendante.

L'auteure réussit un tour de force : donner une vision d'ensemble de la société de colons libres et pénaux ruraux sur près de 70 ans et ne sacrifie jamais la précision à cet objectif ambitieux. Pour ce qui est de la forme, le texte est clair et limpide. Les sources iconographiques — qui complètent ou remplacent celles de l'ancienne édition — apportent un éclairage supplémentaire au propos, mais auraient gagné à être analysées en tant que telles, comme le sont les sources écrites ou orales. La borne chronologique finale (1920) aurait aussi mérité d'être mieux explicitée, car l'ouvrage est centré sur le 19<sup>e</sup> siècle et les premières années du 20<sup>e</sup> siècle. On s'étonne par exemple que quelques lignes à peine fassent référence à la révolte kanak de 1917 (p. 445), dont on ne comprend pas comment elle a pu avoir lieu étant donné l'état d'affaiblissement et de marginalisation tant politique que spatiale des populations autochtones décrit par l'historienne.

La réédition de l'ouvrage en version poche s'inscrit dans une actualité forte avec les référendums successifs depuis 2019 sur l'indépendance néocalédonienne. Aussi l'ouvrage s'adresse autant au grand public qu'aux spécialistes. L'introduction rédigée en 2020 apporte en outre un éclairage sur la façon dont Merle a réalisé cette enquête en tant qu'apprentie chercheuse dans un contexte marqué par les « événements » des années 1980 et sera utile aux étudiants (p. 9-21). L'ouvrage a fait l'objet d'une réactualisation et de nombreuses références sont faites aux travaux réalisés depuis. La bibliographie, d'une grande richesse, a également été mise à jour. L'ouvrage correspond encore pleinement aux problématiques

historiographiques contemporaines sur les sociétés issues d'un projet de colonisation de peuplement visant à en montrer toutes les facettes et surtout les zones grises. Il est aujourd'hui incontournable pour qui veut étudier l'histoire coloniale néocalédonienne.

## Références

- BALANDIER G., 1951, « La situation coloniale : approche théorique », *Cahiers internationaux de sociologie*, 11 : 44-79.
- BENSA A., 1988, « Colonialisme, racisme et ethnologie en Nouvelle-Calédonie », *Ethnologie française*, 18, 2 : 189-197.
- , 1990, *Nouvelle-Calédonie, un paradis dans la tourmente*. Paris, Gallimard.
- GUIART J., 1968, « Le cadre social traditionnel et la rébellion de 1878 dans le pays de La Foa », *Journal de la Société des Océanistes*. Paris, Musée de l'Homme.
- , 1983, *La terre est le sang des morts : Nouvelle-Calédonie, du passé au présent*. Paris, Éditions Anthropos.
- SAUSSOL A., 1979, *L'héritage. Essai sur le problème foncier mélanésien en Nouvelle-Calédonie*. Paris, Société des Océanistes.
- , 1985, *Colonisation et problème foncier en Nouvelle-Calédonie*. Thèse de doctorat, Université Bordeaux IT, Bordeaux.

*Maud Druais*  
 Département d'anthropologie  
 Université Laval, Québec (Québec) Canada  
 Unité de recherche Migrations et Sociétés (URMIS)  
 Université de Paris, Paris, France

---

**ORTAR Nathalie et Hélène SUBRÉMON (dir.), 2018, *L'énergie et ses usages domestiques. Anthropologie d'une transition en cours*. Paris, Éditions PETRA, coll. « Europes : terrains et sociétés », 250 p.**

Cet ouvrage collectif, dirigé par Nathalie Ortar et Hélène Subrémon, se situe dans un champ en émergence : l'anthropologie de l'énergie. Partant du constat, notamment fait par Harold Wilhite dans « Why Energy Needs Anthropology » (2005), selon lequel tout ce que nous faisons est traversé par l'énergie, l'ouvrage est principalement composé d'exemples de travaux qui portent sur les utilisations quotidiennes de l'énergie. Le collectif se rassemble autour « d'une approche par les usages » (p. 17) qui tente d'étudier les tensions entre un contexte de changements prescrits — dans lequel l'État joue un rôle central et prééminent —

et celui des pratiques routinières, et ce, en explorant les dimensions sociales, techniques, corporelles et sensibles. La majorité des chapitres porte sur le cas français, bien qu'on y trouve aussi un chapitre sur la Grèce et un sur la Wallonie.

*L'énergie et ses usages domestiques. Anthropologie d'une transition en cours* est subdivisé en trois parties et comporte dix chapitres ainsi qu'une introduction. La première partie, abordant les temporalités de la transition énergétique, illustre différents moments charnières tels que l'introduction de la lumière la nuit, qui apporte « un nouveau système d'appréhension du visible » (p. 18), ou la non-linéarité temporelle et la cohabitation des modes de production énergétique. La seconde partie, ayant pour thème le rôle de la gouvernance, examine la question de la dépendance des populations au réseau de distribution électrique centralisé, ainsi qu'une transition énergétique « par le bas » à travers l'exemple des petits producteurs énergétiques ; elle aborde aussi les détournements des logiques d'utilisation d'objets tels que les voitures hybrides et les compteurs électriques. Enfin, la dernière partie porte sur les usages quotidiens de l'énergie dans un contexte de hausse de coût et d'une augmentation de la précarité. Elle examine les débats et enjeux du concept de « précarité énergétique » en montrant les contours parfois flous de ses critères d'identification.

De façon générale, l'ouvrage permet d'illustrer comment « l'énergie peut fournir un cadre de discussions pour mettre en perspective des préoccupations sociales, politiques et économiques plus larges » (p. 84). À ce titre, le chapitre de Daniel M. Knight (chap. 3) est particulièrement intéressant. L'auteur analyse l'introduction d'un programme d'énergie solaire en Grèce en 2006 qui a mené à l'installation de panneaux photovoltaïques sur des terres agricoles. Or, la production énergétique dessert non pas les propriétaires des terres, mais plutôt les grands centres urbains. Les propriétaires se trouvent dans l'obligation de chauffer leur habitation au bois, entraînant la déforestation de leur région, des problèmes liés à la qualité de l'air et des craintes quant à leur sécurité alimentaire. Knight aborde également la critique par les habitants du village de Trikala de l'« Europe moderne » et aborde la cohabitation de régimes énergétiques (feu et solaire) en apparence contraires dans la mesure où « le retour au feu de bois remet en cause les notions locales d'appartenance européenne, de modernisation, et de prospérité économique future » (p. 97).

De manière similaire, Subrémon aborde les sphères quotidiennes de l'énergie, mais en examinant la réalisation de travaux permettant l'économie d'énergie au sein des logements de ménages vivant une précarité énergétique. À travers une ethnographie de l'économie domestique, elle analyse comment des travaux non rémunérés (coups de main d'amis et échanges intrafamiliaux) sont effectués pour des raisons d'économie financière, pour améliorer la qualité du logement ou du confort ou pour adhérer à des comportements sobres associés à une certaine écocitoyenneté. La recherche de Subrémon est l'occasion de se pencher sur les effets engendrés par les systèmes énergétiques et les cadres politiques et institutionnels qui les soutiennent.

Ces deux chapitres, tout comme ceux de Cécile Caron, Isabelle Garabau-Moussaoui et Magali Pierre (chapitre 6), d'Ortar (chap. 8) ou encore d'Amélie Sibeni, Willy Lahaye et Françoise Bartiaux (chap. 10), permettent de contrebalancer une certaine anonymisation du consommateur qu'engendre le réseau énergétique centralisé (p. 104). Dans « un monde où l'acheminement de l'énergie est assuré par des infrastructures qui la rendent invisible » (p. 179), ces analyses mettent l'accent sur les personnes et les ménages. Or, si le réseau d'énergie existant crée des découplages entre production et consommation, la recherche prend, au contraire, tout son sens dans leur jonction. En cela réside certainement l'une des forces de l'ouvrage, c'est-à-dire la complémentarité des chapitres qui joignent différentes

échelles de regard — un objectif d'ailleurs établi par Ortar et Subrémon en introduction. En fait, comme l'explique Laurence Raineau dans le chapitre 4, « tout l'enjeu de la transition énergétique [est] de trouver la “bonne” échelle permettant d'aborder dans leur enchevêtrement les questions relatives aux techniques de production, aux pratiques énergétiques et aux modes de vie » (p. 112) et cet ouvrage atteste de l'enchâssement complexe des diverses questions énergétiques. S'il convient sans aucun doute à un public large issu de diverses disciplines, outre les anthropologues de l'environnement et de l'énergie, il s'agirait d'une lecture pertinente pour comprendre toute « l'épaisseur sociale » (p. 131) des questions énergétiques.

## Référence

WILHITE H., 2005, « Why Energy Needs Anthropology », *American Anthropologist*, 21, 3 : 1-2.

Sabrina Bougie  
Département d'anthropologie,  
Université Laval, Québec (Québec) Canada

---

**PICHELIN Stéphane, 2020, *Robert Flaherty, une mythologie documentaire : cinéma et anthropologie*, préface de Gilles Mouëllic. Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « PUR-Cinéma », 202 p., illustr., bibliogr., ann.**

Le présent ouvrage apparaîtra comme une bouffée d'air frais parmi les études portant sur le cinéma documentaire en général et sur les productions dites « ethnographiques » en particulier, et ce, pour deux raisons. D'une part parce que le livre de Stéphane Pichelin prend à bras-le-corps une œuvre singulière à plus d'un titre, celle de Robert Flaherty (1884-1951), délaissée par le milieu universitaire compte tenu de la place marginale qu'elle occupe dans les discussions contemporaines ; d'autre part parce que l'auteur adopte un point de vue pluridisciplinaire pour l'approcher, ouvrant ainsi de nombreux débats féconds et en approfondissant d'autres.

Passée une introduction qui nous renseigne sur le cheminement de l'auteur, *Robert Flaherty, une mythologie documentaire : cinéma et anthropologie* s'ouvre sur une première partie intitulée « Les signes dans les films », laquelle s'inscrit pleinement dans la perspective d'une sémiopragmatique telle que théorisée par Roger Odin (2000), avec une attention toute particulière portée au statut de « l'énonciateur ». En conséquence, le chapitre initial se borne à identifier et à analyser les structures narratives et discursives qui traversent le plus célèbre film de Flaherty. Pichelin montre ainsi finement combien les trois parties composant *Nanouk l'Esquimau* (1922) témoignent d'un accroissement de la visibilité du montage à mesure que le film se déploie. Pour l'auteur, cette construction a ceci de particulier qu'elle scelle le caractère ambivalent du film : là où la première et la seconde parties du film insufflent de la « documentarité », la troisième partie, elle, vise à susciter l'identification

du spectateur au personnage à travers l'édification d'un récit dont les ressorts narratifs se rapprochent des formes classiques de la fiction cinématographique à l'époque en pleine voie d'institutionnalisation du cinéma, c'est-à-dire de son autonomisation esthétique, économique, sociale et culturelle.

Les deux chapitres qui suivent s'attaquent à deux autres productions monumentales de Flaherty : *L'Homme d'Aran* (1934) et *Louisiana Story* (1948). Pour la première, Pichelin nous propose de dépasser la dichotomie documentaire/fiction en concevant le film comme une composition musicale. La démonstration est convaincante : le montage de *L'Homme d'Aran*, l'hétérogénéité scalaire de ses plans ainsi que l'aporie apparente de son double rythme (sa « polyrythmie »), à la fois soumis à des régularités et à une grande variabilité, sont au fondement d'un film dont la préoccupation première n'est guère la narration, mais plutôt l'établissement de coordonnées cosmologiques et des règles du régime discursif qui s'y déploie, de telle sorte que la forme rhapsodique de *L'Homme d'Aran* participe à la construction d'un film dont la structure même prend des allures de mythe. *Louisiana Story* doit en revanche se concevoir davantage comme une fable, dans la mesure où la faiblesse narrative du film crée les conditions de possibilité d'une association singulière entre, d'un côté, une scène sonore particulièrement travaillée et, de l'autre, des images frappées d'instabilité par leur composition peu académique. Le caractère fabulatoire est de surcroît entériné par l'ambiguïté qui traverse le film de bout en bout, à de multiples niveaux (et surtout en ce qui concerne le statut de l'énonciateur), et ses manifestations sont chaque fois analysées par Pichelin.

La deuxième partie du livre, « Perspectives documentaires », est consacrée à une exploration de la « documentarité » des films de Flaherty, conduisant Pichelin à des réflexions sur ce que peut signifier cette notion au regard des espaces socioculturels à partir desquels elle est examinée. Ce faisant, les chapitres 4 et 5 sont consacrés à la mise en exergue de la valeur documentaire (souvent récusée) des films de Flaherty en mobilisant, d'une part, des informations parafilmiques qui nous renseignent aussi bien sur la préparation des tournages que sur leur déroulement et, d'autre part, un corpus de références socioanthropologiques venant étayer les discussions autour des enjeux ethnographiques (les pratiques sociales et culturelles données à voir dans les films), mais également éthiques (le rapport au terrain) qui traversent l'œuvre de Flaherty. Un ultime chapitre vient brillamment parachever cette partie en mettant en regard le régime de documentarité propre à Flaherty avec le concept d'« espace de communication » fondé par Odin, dont l'auteur propose plusieurs « déboîtements » à la lumière des enseignements de ses analyses précédentes.

En définitive, Pichelin livre un ouvrage singulier, aux démonstrations remarquablement claires et convaincantes, mais également pertinentes, en ce qu'elles actualisent des controverses entourant le champ des études cinématographiques au moyen d'outils conceptuels variés et de multiples points de vue dont l'articulation, en plus d'être fonctionnelle, offre un regard original sur une œuvre qui doit continuer d'être analysée.

## Référence

ODIN R., 2000, *De la fiction*. Bruxelles, De Boeck Université.

Laurent Gilson  
 Doctorant en anthropologie (Aspirant FNRS) – Laap,  
 Université catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve, Belgique

**SIMON Emmanuelle, Sophie ARBORIO, Arnaud HALLOY et Fabienne HEJOAKA (dir.), 2020, *Les savoirs expérientiels en santé. Fondements épistémologiques et enjeux identitaires*, préface de Catherine Tourette-Turgis. Nancy, Presses universitaires de Nancy – Éditions universitaires de Lorraine, coll. « Questions de communication », série « Actes », 276 p., illustr., bibliogr.**

L'ouvrage collectif présenté ici fait suite au colloque international éponyme intitulé « Les savoirs d'expérience en santé » concernant le syndrome de West<sup>1</sup> qui s'est tenu à l'Université de Lorraine les 24 et 25 octobre 2016. Il regroupe les contributions provenant de disciplines variées telles que l'anthropologie, les sciences du langage, les sciences de l'éducation et de la formation ou les sciences de l'information et de la communication. Le fil rouge de l'ouvrage est de proposer un tableau exhaustif des enjeux épistémologiques, théoriques et méthodologiques existant aujourd'hui autour des savoirs expérientiels. Ce concept symbolise l'accroissement de la légitimité accordée à l'expérience et aux savoirs des acteurs autres que les soignants, soit les patients et les proches aidants, dans la production des savoirs d'expérience. Cette reconnaissance est le résultat d'un ensemble de lois soutenant la révolution de la démocratie sanitaire survenue dès le début des années 2000 en France. Bien que l'ouvrage ne soit pas divisé en parties, nous pouvons regrouper les différentes contributions sous quatre axes.

Le premier axe de l'ouvrage *Les savoirs expérientiels en santé. Fondements épistémologiques et enjeux identitaires* propose une mise en lumière des définitions et terminologies des différents concepts touchant les savoirs expérientiels puisque l'on retrouve aujourd'hui une littérature foisonnante sur le sujet. Dans le premier chapitre, à travers une revue des travaux scientifiques en sciences humaines et sociales produits en anglais et en français, Fabienne Hejoaka, Arnaud Halloy, Emmanuelle Simon et Sophie Arborio explorent les distinctions épistémologiques importantes à considérer, notamment entre les termes « savoir d'expérience », « savoir expérientiel » et « savoir profane » (chap. 1, p. 51). Un point intéressant à retenir de ce chapitre consiste notamment en la reconnaissance du principe d'incorporation (*embodiment*), où le corps se présente comme un médium dans la compréhension de l'expérience de la maladie (Kleinman et Kleinman 1991 ; Stoller 2004).

Le second axe met en avant les différents moyens proposés par les acteurs confrontés à la maladie dans l'élaboration, la validation et la reconnaissance de leurs propres savoirs expérientiels. Par exemple, Sandrine Musso analyse les conditions d'émergence d'une figure contemporaine encore méconnue, le médiateur de santé publique, afin de remettre en question les frontières entre experts et profanes. Le cadre méthodologique s'est construit autour de l'expérience « embarquée » (chap. 2, p. 78) de l'anthropologue, grâce à laquelle Musso a pu occuper plusieurs rôles au sein de programmes de formation de médiateurs dans la prévention du sida auprès de personnes immigrées entre 2000 et 2005.

Le troisième axe se concentre sur l'élaboration des savoirs d'expérience en ligne (par le biais de Facebook, de blogues ou de forums) et propose de porter un regard sur les relations entre les savoirs biomédicaux (le déjà là) et les savoirs d'expérience coconstruits

---

1. On le désigne également par le terme « spasmes infantiles » ; il correspond à une forme rare et sévère d'épilepsie chez les enfants.



en ligne (ce qui advient) (p. 38). D'ailleurs, Clémentine Hugol-Gential s'interroge sur l'influence des discours médiatiques sur les liens entre alimentation et santé au cœur des forums, blogues et réseaux sociaux entre patients atteints du cancer. Cette recherche est un bon exemple d'application d'ethnographie en ligne où le cadre méthodologique reposait sur l'examen d'un corpus de deux espaces numériques composés par des articles en ligne et des forums, discussions ou blogues en 2016. Hugol-Gential a ainsi démontré comment les patients s'approprient les discours médiatiques hygiénistes et responsabilisants (chap. 8, p. 207) ainsi que le discours médical afin de les redéfinir au regard de leurs propres expériences.

Le quatrième axe explore les mécanismes sous-jacents des récits de maladie dans le processus de construction identitaire ainsi que la production des savoirs d'expérience à travers des interactions sociales auprès de pairs ou de proches. Ainsi, Maryvonne Charmillot s'intéresse aux significations des métaphores dans les récits d'expérience des maladies. La collecte de données a été réalisée en employant la technique de l'entretien de recherche compréhensif, durant lequel les personnes interviewées sont invitées à produire un récit de leurs expériences autour de six thèmes liés à la maladie avant de pouvoir proposer une métaphore décrivant leur expérience de la maladie. L'originalité de l'article de Charmillot réside dans le choix de recourir au concept de « significations expérientielles » plutôt qu'à celui de « savoirs d'expérience » afin d'éviter l'écueil objectiviste et existentiel qui tend à réifier les savoirs (chap. 5, p. 148).

Finalement, *Les savoirs expérientiels en santé* présente une collection de onze articles d'une grande qualité et propose des approches conceptuelles, épistémologiques et méthodologiques variées. Cette pluridisciplinarité permet de toucher un large ensemble de domaines, particulièrement l'anthropologie et les sciences de l'information et de la communication. Cet ouvrage constitue une excellente référence pour des pistes de réflexion et de discussion sur différents concepts reliés aux savoirs expérientiels. Chaque article contribue aujourd'hui à faire vivre le débat public sur la reconnaissance des savoirs expérientiels et offre l'occasion de réfléchir aux reconfigurations politiques des rôles dans le domaine de la santé entre les patients, les soignants et les proches.

## Références

- KLEINMAN A. et J. KLEINMAN, 1991, « Suffering and Its Professional Transformation: Toward an Ethnography of Interpersonal Experience », *Culture, Medicine and Psychiatry*, 15, 3 : 275-275.
- STOLLER P., 2004, *Stranger in the Village of the Sick: A Memoir of Cancer, Sorcery, and Healing*. Boston, Beacon Press.

Clara Gargon  
Département d'anthropologie  
Université Laval, Québec (Québec) Canada

---

**Erratum.** Une erreur s'est glissée dans la version imprimée du compte-rendu « Words of the Inuit: A Semantic Stroll Through a Northern Culture » du vol. 45-3 (2021). Il aurait fallu lire « mode de donation du référent » au lieu de « mode d'attribution du référent ».